

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**D'autres mondes**

Hervé Dupuis, *Voir ailleurs*, Montréal, Triptyque, 1995, 212 p., 18 \$.

Robert G. Girardin, *Saxi et les autres*, Montréal, la Pleine Lune, 1995, 168 p., 18,95 \$.

Denise Noël, *La bonne adresse*, Montréal, Triptyque, 1995, 162 p., 18 \$.

François Belleau

Numéro 80, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belleau, F. (1995). Compte rendu de [D'autres mondes / Hervé Dupuis, *Voir ailleurs*, Montréal, Triptyque, 1995, 212 p., 18 \$. / Robert G. Girardin, *Saxi et les autres*, Montréal, la Pleine Lune, 1995, 168 p., 18,95 \$. / Denise Noël, *La bonne adresse*, Montréal, Triptyque, 1995, 162 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

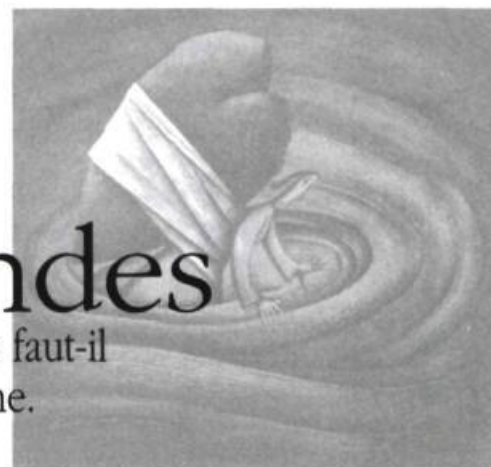
**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Hervé Dupuis, *Voir ailleurs*, Montréal, Triptyque, 1995, 212 p., 18 \$.  
Robert G. Girardin, *Saxi et les autres*, Montréal, la Pleine Lune, 1995, 168 p., 18,95 \$.  
Denise Noël, *La bonne adresse*, Montréal, Triptyque, 1995, 162 p., 18 \$.



# D'autres mondes

Lire, c'est toujours voyager. Encore faut-il  
que le voyage en vaille la peine.

RÉCIT  
François Belleau

**H**ERVÉ DUPUIS, PROFESSEUR à l'Université de Sherbrooke, dit de lui-même qu'il est aussi un « aventurier ». Avec *Voir ailleurs*, il tente de convaincre ses compatriotes casaniers des vertus du voyage en relatant les siens.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage », écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle le cher Joachim du Bellay. Dupuis souscrit tellement à ce vers qu'on a envie de lui opposer Colette : « Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes » ; François Mauriac : « J'ai peine à croire à l'innocence des êtres qui voyagent seuls » ; ou Claude Lévi-Strauss : « Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité. »

Ces mots de l'ethnologue s'appliquent à merveille au livre de Dupuis qui, après quinze pages sur le Danemark et les Pays-Bas — ce séjour, faut-il le préciser, n'aura guère emballé l'auteur de *Voir ailleurs* —, est essentiellement consacré au monde asiatique (Thaïlande, Indonésie, Malaisie, Inde, Népal). Non que l'auteur se montre si critique. Mais on eût aimé, justement, que Dupuis aborde le rôle joué par les Occidentaux dans ces pays avec plus de profondeur qu'il ne le fait.

## Lettres à mes chums

Mais il est vrai que la profondeur n'est pas la caractéristique première de cet ouvrage. Depuis qu'il a découvert l'Asie, voilà plusieurs années, le Sherbrookoïse en est tombé amoureux et « pose sur elle un regard d'amoureux ». Cette passion, il a « écrit des centaines de lettres aux gens d'ici » pour la leur faire partager. De cette correspondance est né ce livre. Hélas ! Car *Voir ailleurs* ressemble en effet à une longue lettre écrite pour le bénéfice des amis restés au pays, et n'en dépasse jamais le niveau.

Le récit de voyage est un genre littéraire prolifique. Genre qu'illustrait superbement un livre comme *Le droit du sol* (Nuit blanche éditeur, 1993), du Québécois Robert Dion. Plus qu'une succession d'anecdotes, nous avons là une réflexion sur la culture, un constat de l'Allemagne actuelle, une appréhension de la place de l'écrivain-témoin, l'écriture, enfin, d'une expérience intérieure.

Rien de tel ne survient avec *Voir ailleurs*. Hervé Dupuis raconte et jase ; parle un peu de son travail (il enseigne et donne des conférences), et beaucoup de la façon dont on vit son homosexualité en Asie (il ne se cache pas — bien au contraire ! — d'aimer les jeunes hommes dans la vingtaine) ; et reste dans la banalité la plus absolue.

Comme si cela ne suffisait pas, il faut faire avec le style de Dupuis. Est-

il invité, à Bangkok, à rencontrer son Altesse royale ? « J'ai appliqué le vieux principe qui dit que quand on décide d'aller chus meumère, on fait comme meumère à veut. » Je vous assure que c'est très très souvent comme ça. Parle-t-il de la prostitution en Thaïlande ?

*Je n'ai rien contre la prostitution, à la condition qu'elle soit faite par des gens consentants. [...] la misère sexuelle en ce bas monde est si grande que ces professionnels du sexe, garçons ou filles, font peut-être parfois éviter à des frustrés sexuels des comportements beaucoup plus graves.*

C'est vraiment n'importe quoi.

## Le père manquant

Avec son livre composé de deux textes d'inégale longueur, la psychanalyste Denise Noël propose pour sa part un voyage au cœur de la scène psychanalytique.

À l'origine du projet de M<sup>me</sup> Noël, une fascination pour la fiction qui est lieu de transgression et de permissivité :

*L'écriture de la fiction qui soutient l'Autre, défie la Loi, la défait dans ses quatre aspects particuliers : interdit de mentir, interdit de tuer, obligation d'échanger, interdit de l'inceste.*

En fait, comme le laisse d'ailleurs supposer l'auteure dans son préliminaire, la psychanalyse, qui se veut « encore aujourd'hui l'espace privilégié du déploiement [d'une] parole socialement inaudible, interdite, proscrite, meurtrière, malvenue, survenante », s'est toujours mêlée de la chose littéraire. Aussi l'entreprise de l'auteure de *La bonne adresse* est-elle compréhensible. Mais n'annonce rien de véritablement inédit.

Le récit s'ouvre sur Estelle, qui « désirait donner sa parole impossible ». Mais cette femme provoquera aussi le surgissement de la « parole impossible » de l'analyste (une femme aussi, il importe de le préciser). Parallèlement aux mots de la patiente se feront entendre ceux de l'analyste qui se remémore, qui reconstitue la relation au père — manqué et manquant —, mort du cancer, et à la mère, qui, un jour, quitta le domicile conjugal pour aller vivre avec un autre homme.



*La bonne adresse* se présente donc comme le récit d'une auto-analyse, d'une « histoire verrouillée ». Et si bien verrouillée, d'ailleurs, que le lecteur ne pourra y entrer.

Car *La bonne adresse* et *Le manuscrit du temps fou*, le second récit (« l'anecdote », si tant est qu'il y en ait une, diffère, mais l'intention est la même), sont deux textes extrêmement laborieux. Le livre reste empêtré dans les concepts psychanalytiques et laisse, au bout du compte, une impression de grande confusion. S'agit-il de donner à lire les mots de l'inconscient ? On peut le présumer puisque Denise Noël dit de ses personnages qu'ils sont « construits avec la glaise et les mots à Léda, provenant des fonds marins du fleuve [...] ». Et d'ajouter :

*À travers eux, en ouvrant les mots, j'ai voulu séjourner à proximité du travail de la mort et de la création : traces volatiles de l'identité féminine et quête du père mort se déploient, trouvent leur résolution dans le procès de l'objet de création comme réponse à l'appel de l'Autre.*

De ce charabia qui de toute façon mélange les terminologies (le mot « procès », qui prend ici l'acception de « processus », appartient au jargon marxiste), on se demande bien ce qu'il faut comprendre. Et la « fiction » elle-même n'est pas moins nébuleuse : l'écriture finit, à force d'abstractions et de maladresses, par annuler tout sens.

## Le plaisir des mots

Avec *Ainsi vu*, un recueil d'aphorismes publié en 1992, Robert G.

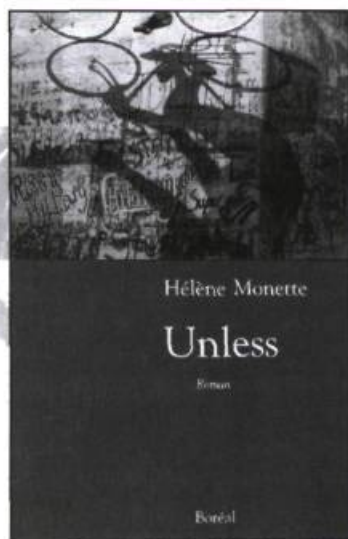
Girardin devint le premier auteur masculin de la Pleine Lune. Voilà une façon comme une autre de passer à la postérité.

Il revient aujourd'hui avec d'autres histoires et sentences. Autant dire que *Saxi* est un petit livre plutôt léger, qu'on ouvrira à l'occasion pour puiser quelques phrases définitives. On appréciera la vérité de certaines. Ainsi : « L'âge où on partage le plus est celui où on possède le moins. » D'autres feront sourire. Par exemple : « Quand l'homme mesure ses fières parties à celles des autres vertébrés, il ne peut avoir qu'un sentiment d'infériorité ». Mais plusieurs, aussi, tombent à plat. Et tous les aphorismes ne sont pas du cru de Girardin (comme « La main qui berce l'enfant est celle qui gouverne le monde »).

Girardin — qui n'a pas l'envergure de Cioran, loin s'en faut — parle de la langue, du pays, des artistes, des hommes et des femmes... Sans doute cette manière brève, proche parente du graffiti, est-elle sa façon à lui de s'engager. Là où un autre écrirait un essai ou un pamphlet, Robert Girardin *pousse* sa petite phrase, ses mots d'esprit. On peut croire que quelques formules résumant le monde ; mais le changent-elles ?



## Hélène Monette



### Unless

192 pages • 19,95 \$

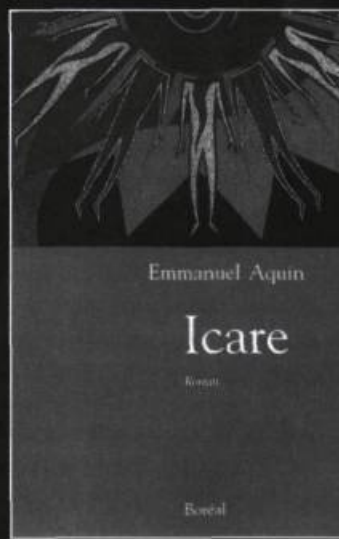
*Unless* raconte l'amour de la vie et la banalité de la mort dans un style qui traduit comme nul autre la détresse de la génération des trente ans.



# Boréal

Qui m'aime me lise.

## Emmanuel Aquin



### Icare

132 pages • 17,95 \$

Tel Dédale, Emmanuel Aquin s'est livré à un travail de savante architecture et a construit un véritable labyrinthe, une fable virtuose et grinçante qui porte la marque de l'esprit inimitable de son auteur.



# Boréal

Qui m'aime me lise.